

MOTOCHROME

Une nouvelle écrite et publiée en feuilleton par Clay sur Claymotorcycles.com

Episode 7. Inhumation



©claymotorcycles.com / 2021 / Editions de la Sirène Mécanique

Ile de la Réunion. St Denis. 7 juillet 1730.

L'homme était de forte stature. Il n'avait pas besoin de cette ridicule estrade pour dominer la foule. Droit et fort, les poings serrés et le teint buriné, il balayait la foule du regard comme l'aurait fait la mitraille sur le pont sanglant d'un navire. Malgré la chemise autrefois blanche et aujourd'hui sale et lacérée, il avait fière allure, Olivier Levasseur, dit la Buse. Certains l'appelaient aussi le Busard, ou même la Bouche, à cause de son âpreté au gain et de sa férocité dans la prise : la prise des femmes autant que celle des navires. Il en avait dégréé, des corsages, et aussi fouillé bien des gargousses ! Surtout, il avait à son actif la prise la plus fabuleuse de toute l'histoire de la course. Oui, il était bien fier, pour un homme au seuil de la mort, en ce soir du 7 Juillet de l'an de grâce 1730.

Fier ? Il pouvait se le permettre, après un pacte de quarante ans avec les océans. Levasseur : un nom du Nord, un nom de la mer. A Calais où était né en 1680, le farouche Olivier, on n'avait pas attendu les corsaires bretons pour attaquer les navires à son compte, pour ou contre le Roi. Cap-Gris-Nez, Cap-Blanc-Nez. Terre de naufrageurs. C'est dans la Manche, en face des dunes d'œillelets sauvages et des falaises d'argile, de calcaire et de craie, dans cette étroite bande de tempêtes coincée entre Douvres et La Pointe aux Oies, que les premiers corsaires s'en étaient pris aux navires anglais. Des boulonnais, comme Eustache le Moine Noir, des dunkerquois, des calaisiens et même des écumeurs danois : ils étaient nombreux à avoir fait régner la terreur dans ces eaux grises et démontées, pour l'aventure, l'or et la liberté.



Son premier vaisseau, la Reine des Indes, c'est d'ailleurs de son propre père qu'il l'avait hérité. Mais c'est en Mer d'Oman et non du Nord qu'avait débuté son activité. Car La Buse n'était pas vraiment ce qu'il est convenu d'appeler un corsaire. Il n'avait jamais eu besoin d'une lettre de marque, pauvre feuille de papier officiel, pour sillonner les mers du globe en quête d'une proie.

Un bout de papier, il en tenait justement un caché dans cette poigne serrée qui avait distribué tant de coups ; qui serait prête à frapper encore, n'était-ce la trahison des soi-disant Frères de la Côte.

Pirate. Telle était sa condition. Ou plus exactement sa vocation. Frère de la Côte : un idéal ? Peut-être. Plutôt un moyen efficace d'armer, de commander, de capturer et de s'enrichir...ou de mourir. Un « forban ». C'est ainsi que le désignait le jugement : « méchamment et témérairement il a fait pendant plusieurs années le métier de forban » Les grands forbans des Caraïbes et de l'Océan Indien : Hornigold, Moody, Howel Davis, S & C. Bellamy, David Williams, Edward England, Taylor. Il les avait tous croisés. Il avait vécu une vie de prince des mers.

Le morceau de papier, fort modeste, tout moite à cause de la sueur dans la paume de sa main, valait pourtant à lui seul toutes les autorisations royales. Il pouvait faire de celui qui l'attraperait un roi plus riche que pas mal de têtes couronnées. Après le procès de St Paul, on l'avait emmené pour l'humilier en public, puis pour le pendre. « Avec ce que j'ai caché ici, je pourrais acheter toute l'île. » avait-il craché aux gardiens qui lui faisaient traverser le pont de la Ravine à Malheur.

Cette fois il allait enfin la rencontrer, cette mort tant de fois courtisée. Le gibet le narguait sur la place, devant l'église, comme un piège tendu par des nains pour prendre un fauve au collet. Ce n'est pas comme cela qu'il l'avait rêvée, sa fin. Lui, plein de fougue depuis toujours, avait souvent cru partir emporté par un boulet rougi, ou fauché par la mitraille, laquelle balayait tout sur le pont, des hommes aux bastingages. Ou encore, la gorge tranchée par derrière pendant qu'il troussait une catin. Ses propres associés, aussi, l'avaient eux-mêmes maintes fois menacé. Il avait pourtant fait face, encore et encore, déjouant les stratagèmes et évitant le tranchant des lames. La Buse était roué dans la préméditation et vivace dans l'action. Naviguer, chercher, attendre, repérer, traquer, manœuvrer et aborder. Sauter, tailler, égorger, esquiver, étrangler, ajuster et tirer. Les sphères de plomb avaient vrillé ses tympanes, vrombissantes et invisibles. Les éclats de bois avaient tailladé ses chairs. Les cris, les hurlements, les gémissements. L'odeur aussi : poudre, sueur, sang et merde. Membres coupés, dents éclatées, crânes réduits en bouillie, écrasés sous les coups de crosse ou entre les coques de deux esquifs à l'abordage.

Il ferma les yeux et le contempla dans ses souvenirs, là-haut, aérien comme un papangue aux aguets, frappé de ses tibias jaunies par les embruns, et qui laissait flotter son sourire blafard au-dessus du grouillement organique des corps en fusion : le drapeau noir. L'emblème fatidique des Frères de la Côte.

Des frères ingrats, qui l'avaient laissé aux mains de la plèbe des terriens. Pourquoi ? Lui-même n'en savait rien. A vrai dire, les pirates n'effrayaient plus vraiment le monde, depuis que Duguay-Trouin avait nettoyé l'océan Indien. La même chose s'était produite dans les Caraïbes avec les plans tordus de Woodes Rogers et la fin de Nassau. Couardise et trahison généralisées, flottes éparpillées puis dissoutes, hommes vieillissants et disparition de l'aventure.

Olivier glissa le papier dans ses chausses loqueteuses.

Longtemps, il avait espéré. Ils viendraient subitement pour arraisonner le navire qui le transférerait de Madagascar à l'Ile Bourbon ; ou en petit commando pour attaquer la minable prison de Saint Paul. Mais non. Rien. Il ne s'était jamais rien passé depuis son arrestation. Il était seul, abandonné et orphelin. Lâché par des soudards qu'il avait pourtant longtemps dominé de l'esprit et du mousquet. De redoutables tueurs qui avaient fini par vendre leur âme et leur liberté. Ils avaient vendu leurs frères, mendié la clémence du roi et ainsi gagné le droit de vivre une vie de bourgeois pour vaquer à leurs petites affaires sur la terre ferme des veaux et des porcs. Pourquoi mes frères ? Pourquoi ?

Et même en cet instant désespéré, il se prenait encore à scruter la foule pour tenter de reconnaître un artilleur, ou un timonier, cachés sous des hardes de palefreniers au milieu de la foule assemblée pour jouir de sa déchéance. Non. Aucun camarade. Il n'y avait rien d'anormal. Juste des terriens. Autant dire personne.

Quelques rares quidams tentèrent un « Crève charogne ! » ou un timide « Bon vent » sur le passage de l'homme enchaîné. Mais la grosse majorité des badauds observaient un silence lourd de la crainte d'un homme que l'on suspectait d'avoir pactisé avec Satan, et même du regret d'un client qui, lorsqu'il mouillait dans la baie pour se ravitailler, payait toujours rubis sur l'ongle.

Le gouverneur somma le colosse d'implorer le pardon pour ses crimes et lui tendit un chandelier, conformément aux attendus du jugement. Olivier ne vit dans la flamme que le souvenir des boulets chauffés à blanc dans les tisonniers. Il cracha au sol avec dédain et ne renvoya qu'un sourire narquois à ce pantin qui, il n'y a pas si longtemps encore exerçait la même profession que lui.

Ah, il aurait bien aimé connaître l'emplacement de la cache du butin, ce ballot de Dumas ! Comme il l'avait menacé, puis roué de coups et affamé, lors de son interrogatoire ! Mais Olivier avait observé le mutisme de rigueur face aux pleutres et aux vendus. Dumas s'écarta, dépité, et grommela un ordre.

Le bourreau emmena Olivier Le Vasseur à la potence et le prépara en l'attachant soigneusement et sans rudesse, pieds joints et mains derrière le dos. Le pirate tourna la tête et il y eut un imperceptible échange verbal entre les deux professionnels de la mort. Fouillant les hardes du prisonnier, l'homme de l'art en extrait le petit morceau de papier plié en quatre et le lança sèchement dans la foule.

« Le diable aidera qui comprendra ! » hurla le capitaine, hilare. Il y eut une rumeur d'étonnement de la part de la foule. Puis un groupe de fusiliers marins donna un roulement de tambours. Puis soudain le silence. Un bruit sec. La Buse ondulait dans le ciel de l'île, et sa tignasse claquait au vent, pour toujours, tel un étendard maléfique.



Ile de la Réunion. Saint Paul. 19 octobre 1987.

Leurs pas, à présent, patinaient sur la terre sèche. Ils avançaient lentement en direction du caveau de famille, tête baissée, pour ne pas dévoiler leurs traits crispés aux quelques touristes de passage. La pudeur les empêchait de leur offrir le spectacle d'une association de bannis en plein deuil. Tony scrutait cousins et oncles, qui feignaient l'accablement. L'ambiance lui paraissait tellement surfaite qu'on eût dit un repas du dimanche où les jeunes s'ennuient, pressés de quitter les bagnards du quotidien, pour retrouver leurs joies bien vivaces.

En ce pâle lundi d'octobre, il enterrait sa grand-mère. Quittant une enfance heureuse mais triste pour entrer dans une adolescence déjà tumultueuse, il se considérait déjà comme un homme. Assurément, il était plus lucide et plus mûr que ces adultes qui se contaient des fables. L'horrible condition humaine n'avait pour lui aucun secret, et il croyait que l'étendue de sa conscience pourrait le rendre maître de l'univers. La mort n'enlèverait rien à ce qu'il éprouvait, elle était un aléa du passage vers l'absolu, un accident de parcours. Le cours des choses finirait par changer. Il en était certain.

La porte du tombeau était ouverte sur l'oubli, plaque de fer lisse rajeunie par la perspective du festin attendu, un destin de plus aboli, bientôt grignoté par les vers.

Tony brûlait d'envie de la pousser pour accéder au long corridor de l'enfer, expérimenter la fin, filer entre les murs du temps victorieux de l'amour. Ils nous attendaient en bas, les morts, trop desséchés pour penser aux instants qu'ils avaient perdu sur terre, à ne pas jouir du simple fait d'exister, de respirer, d'entendre les chansons du vent qui vibraient sur les peaux. Pétrifiés par les regrets, ils n'étaient plus pressés de nous voir venir. Tony voulait que la matinée s'accélére pour ne plus voir leur visage de perdants sur les photographies de leur dernier palace.

Il éprouvait de la douleur, certes, localisée dans l'aile gauche de son histoire, l'histoire d'un chien galeux incapable de fonctionner comme ces hommes et femmes qui constituent le monde, incapable de deviner leurs codes, d'adopter leurs postures étudiées, de s'approprier les choses banales qui font leur vie. Il était un être différent, un corps aux sens exacerbés, réceptif aux variations des timbres de voix, aux regards qui se troublent, aux non-dits qui blessent, à l'amour qui n'émerge pas.

Cette grand-mère qui l'avait couvé, tant espéré son bonheur et son ascension sociale, était morte en même temps que son ancien moi, celui qui se rêvait père de famille respectable, celui qui avait renoncé à inventer son destin. Il était triste de ne plus la voir. Mais, aussi horrible que cette pensée puisse résonner en son for intérieur, il se sentait comme soulagé, libéré par cette disparition qui lui ôtait l'obligation morale de se conformer à un modèle à son sens insignifiant.

Des coups de klaxon retentirent au loin. Le cercueil, petit et modeste, prit de l'avance, doubla les gerbes de fleurs et s'enfonça dans la nuit éternelle, poussé et guidé par des bras robustes, des corps machines usés à la tâche, des costumes noirs serrés sur des troncs de brutes au cœur desséché par l'habitude.



Du moins c'est l'illusion qu'ils donnaient. Ils retroussèrent leurs manches et remontèrent le mur de parpaings qui scellait le caveau. Tony nota le soin qu'ils apportaient à lisser les joints. L'on aurait dit des professionnels du bâtiment. Néanmoins, il fut surpris de l'étincelle dans leur regard quand ils exprimèrent à la famille leurs condoléances. Tout était prêt. On avait laissé une petite bande de vide entre le mur et le plafond, afin de permettre aux gaz de s'échapper. Une petite précision de décomposition. La mère de Tony fit un petit signe de la tête et les troncs noirs refermèrent délicatement mais fermement la porte de métal brunie par le temps. Le cadenas fut fermé et ils s'éclipsèrent avec discrétion, en route pour retrouver leur famille, ou pour une autre inhumation.

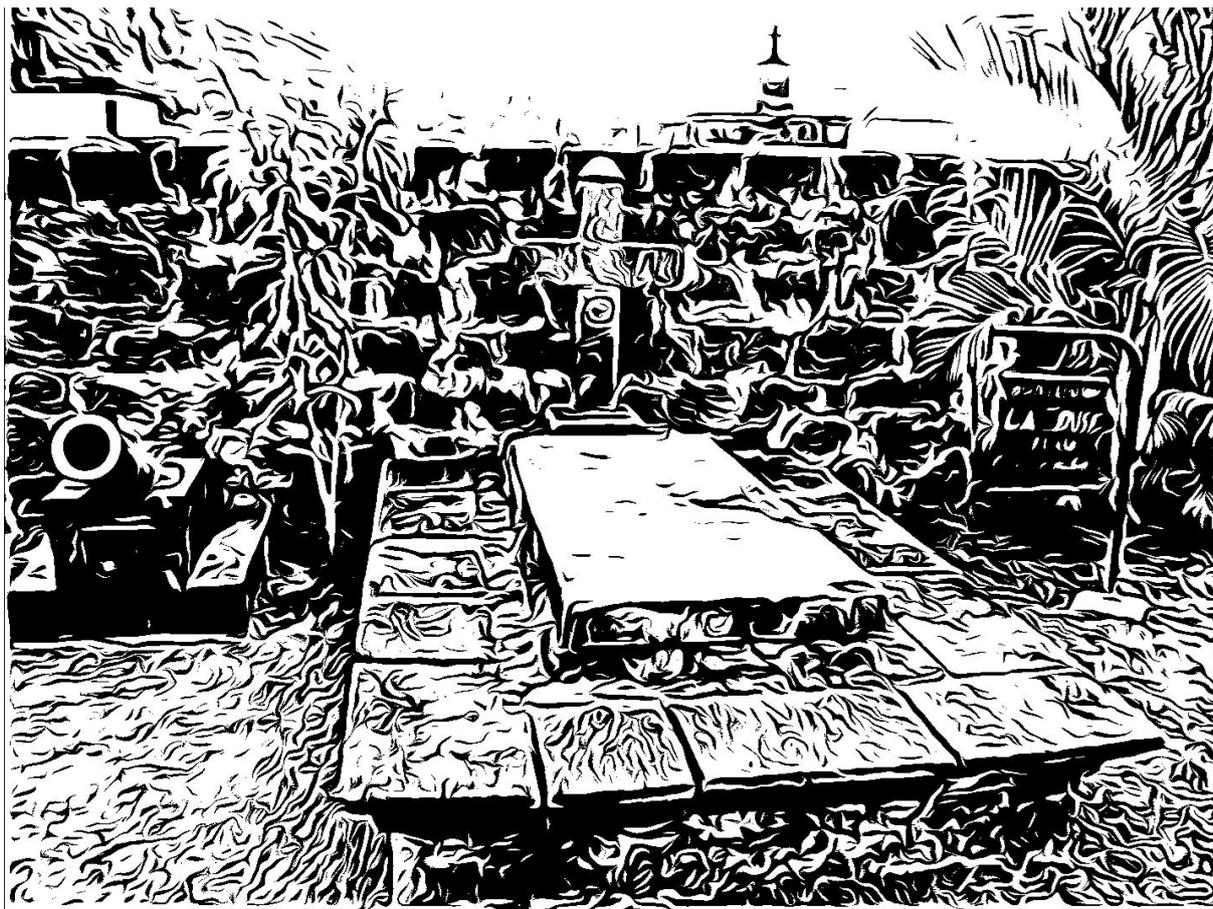
Tony pleura un peu mais les larmes ne dépendaient pas de lui. Le cœur ébouillanté par les émotions, il coulait comme un café renversé sur la terre échauffée par le soleil du midi.

« Arrête-toi de pleurer. Ils t'ont eu. Dépêche-toi de filer vers les vraies latitudes du vivant », entendit-il souffler à son oreille. Il se retourna et ne vit personne.

Le malaise l'envahit. Puis, il s'évanouit, s'effondrant dans les bras de sa mère, en même temps que le cimetière se vidait.

Il se réveilla quelques minutes plus tard et se releva, secouant la poussière sur son pantalon. Maman l'avait laissé seul. Il se retourna sur une tombe qui faisait face au caveau familial, une tombe qu'il connaissait bien, habitée par une histoire de pirate haï des hommes et jalouxé des rois. La tombe de la Buse.

La structure était large, lit de béton matelassé aux arrêtes symétriques, simple et poli comme une église romane, surplombé par une croix. Les hommes l'avaient coulée avec générosité, comme pour célébrer la fierté des réunionnais d'abriter en leur sein un enfant de l'histoire, un berger du grandiose. On avait même déposé à côté un petit mortier de marine dans son affût de bois, comme si, la nuit venue, La Buse pouvait encore canonner le pont d'on ne sait quel Hollandais Volant. Les pirates étaient enterrés debout, pour que leur âme ne trouve jamais le repos. Ou bien on exposait leur dépouille dans une cage, en offrande aux corbeaux, pour l'exemple. La Buse, lui, s'était vu offrir un berceau de nouveau-né absout du péché originel.



Bien calée sur la muraille du cimetière et annoncée par un panneau touristique sculpté en un noir parchemin, la tombe procurait à l'âme du pirate un repaire sûr et confortable. Il y tenait ses conciliabules avec les âmes des défunts chercheurs de trésor de l'océan Indien.

On en avait plutôt peur dans la famille. Sa présence sonnait comme une malédiction, comme une épopée meurtrière à laquelle ils étaient liés malgré eux.

La demeure lui semblait sereine pourtant. L'observer l'intriguait et le reposait à la fois. Un peu à l'écart du brouhaha des vivants, la figure riieuse, elle contenait un mystère. D'aucun affirmaient, doctes historiens, que sa dépouille n'était même pas là. Elle était sûrement cachée en quelque autre sépulture, voire depuis longtemps retournée à la mer. Le corps de La Buse ne s'y trouvait même pas. Le cimetière n'existait pas encore à l'époque de l'exécution du conquérant des hémisphères.

Le choc de la mort n'avait donc pas vaincu l'homme pour qui elle avait été creusée. La tombe était vide mais l'âme bien présente. Souvent, des hommes munis de bougies rouges et récitant des prières démoniaques venaient lui rendre hommage, espérant sans doute une caution morale pour se laisser aller à leurs vices. Ils croyaient qu'une âme errante, avide de reconnaissance, tendue vers l'espoir d'une résurrection, les écoutait et répondrait à leurs désirs. La Buse était alors sommé d'apparaître, de se manifester. Mais c'était mal connaître l'arrogance du bonhomme qui par-delà la mort choisissait encore ses suivants.

Tony se retourna vers la mer, le regard voilé par l'ardeur du jour et distingua une silhouette volumineuse dans son champ de vision.

Un homme se tenait là, face à lui. Grand, le buste bombé, tel un promontoire vers le ciel, il l'invita à le suivre. Hypnotisé par sa démarche, il ne résista pas. Tous deux sortirent du cimetière par la grande porte et se dirigèrent un peu plus haut, vers la mer. Ils s'installèrent ensuite à la terrasse d'un restaurant qui jouxtait le cimetière tout en lui tournant le dos, ouvert sur le sable noir et l'eau profonde de la baie de Saint-Paul.

A peine assis, l'homme commanda deux dodos, sans demander son avis au jeune Tony.

Il avait perçu son désarroi, dans le cimetière, et l'attribuait à l'influence sourde de La Buse. Il était chasseur de trésors, et on le surnommait Le Ténor. Il traînait souvent dans les parages, tentant de résoudre une énigme, sur le chemin qui le mènerait enfin au graal, un butin si fabuleux qu'il transformerait en roi celui qui parviendrait à le déterrer. Il entendait des voix parfois, mais rien de bien inquiétant.

Il se demandait ce que ces aveugles de naissance, ces autres chasseurs de chimères, ceux qui parcouraient le cimetière, confondant Levasseur avec un obscur malfrat, pouvaient bien comprendre à la mort.

Il s'interrompit car les Dodos étaient sur la table. Tony était bien trop jeune pour boire de la bière et sa mère devait être en train de le chercher. Il se délectait de cette première expérience de la fugue, si inconvenante en ce jour de deuil. Après tout, sa mère l'avait laissé sur place non ? Le Ténor sortit un bout de papier contenant un mystérieux message, une phrase isolée de l'énigme du Sieur Levasseur, qui lui posait un problème particulier. Il voulut la lui soumettre, et il se laissa faire, en appui sur les coudes. La douleur du deuil s'estompait.

Au loin, l'océan s'était contracté jusqu'à devenir un morceau de papier racorni par la sueur des mains d'un oracle. Mi amusé, mi intrigué, Tony observait l'homme gesticuler au-dessus de son parchemin minuscule, courbé sur des symboles, cryptogrammes en mosaïque traduit en vieux français ; il combinait les gestes et les explications, s'attardait sur détail pour définir le lien logique qui le mènerait au suivant. Son timbre grave mais haletant accompagnait le roulement des vagues comme un tambour de procession. La combustion des idées l'embourbait un peu plus en d'improbables syllogisme. C'était un spectacle étrange sur lequel l'intelligence précoce de Tony avait déjà pris le dessus. D'instinct, il sut que la devinette de la Buse devait être comprise dans sa globalité et non bout par bout. Ceux qui passaient leur vie à chercher le trésor sans en saisir la véritable nature avaient l'illusion de se soustraire à une condition d'hommes pour le moins décevante. Ils voyaient un sens caché et des signes là où régnait l'écrasante banalité du quotidien. Ils n'avaient aucune vision. Juste des obsessions. Le Ténor était de ceux-là. Il était déjà trop tard pour cet homme qui ne trouverait jamais le trésor. Mais à quoi lui servirait-il d'exposer ses hypothèses à un jeune garçon en deuil ? Pourquoi donc le prenait-il à témoin ? Combien de gorges coupées avait-il fallu pour ensemençer l'imaginaire des nouveaux corsaires de la fin de l'Histoire ?

La réflexion huileuse des pans de mer les enveloppait à mesure que se profilait l'après-midi. L'homme lui paraissait sincère, étreint par un besoin de vérité émanant de l'âme tout entière, et l'éveillant malgré lui à la profondeur de l'enjeu. Il voulait l'associer à son œuvre future, quelles que fussent ses manifestations maudites, rompre sa solitude en partageant ses obsessions, forcer la tendresse d'un fils spirituel qu'il pressentait en manque d'amour paternel, et lui léguer son fardeau merveilleux sans même qu'il s'en aperçoive.

Pour le satisfaire, Tony s'essaya alors à quelques libres interprétations, l'esprit échauffé par la bière, plus alerte qu'à l'accoutumée.

Il s'empara doucement de la feuille et lut à voix basse la phrase griffonnée en son centre.

« SUR LE CHEMIN IL FAUT QCEUT TOIT A NOI TIE COUVE. »

Déjà, cette formulation l'intriguait. Cette histoire de chemin l'interpelait. Elle contenait sûrement un implicite, une version ésotérique à laquelle les hommes auraient dû s'atteler, le chemin du destin de la Buse. C'était la quête d'un graal qu'il s'était acharné à forger, à force d'or et de diamants volés à des marchands au long court, des ordures et des braves tous confondus et saignés à blanc, des regards de désespoir renvoyés aux tréfonds du Néant, en offrande aux délires cryptiques des océans.

Il continuait de réfléchir à haute voix, et son interlocuteur n'en perdait pas une miette. Sur ce « CHEMIN » il y avait sûrement un devoir, un « IL FAUT » une tâche à accomplir que le pirate n'avait fait qu'esquisser, n'est-ce pas ? L'histoire est longue, les générations se succèdent, tentent de s'adapter aux dures conditions des jours, prennent parfois plaisir à la petite part d'éveil qui leur est allouée, oublient de glisser sur les sphères de l'Infini et s'en vont sans avoir rien connu.

La Buse n'était pas de ceux-là. Il avait fait de la mort son plus puissant allié, la mort qu'il administrait aux dormeurs des mers, pour les forcer à voir, à regarder aux portes de l'Enfer la merveilleuse Création qu'ils étaient en train de quitter. Ce devoir de Vie et d'Absolu, Levasseur l'avait fait sien. Il était un mutant sur l'échelle de l'évolution, un mutant fratricide qui avait choisi la voie divergente pour vivre vite et puissamment, pour ne pas sombrer dans l'oubli, pour qu'on se souvienne et que celui qui comprendrait apprenne à vivre après lui.

Tony poursuivit son exégèse. « Il faut que ce soit toi à moi » disait encore le cryptogramme, « toi », ce foyer du « moi » que le pirate n'avait pas su trouver, ce repos qu'on lui avait refusé de son vivant et singé après sa mort à travers cette tombe de dévot.

La Buse attendait sûrement un autre « lui », un mutant, un survivant du monde qui n'aurait pas peur de cracher au visage de la société pour affronter la mer démontée de son propre destin. Le Ténor demeuré bouche ouverte, prostré, qui ne disait mot sans pour autant avoir l'air de consentir.

Tony était déjà ailleurs, loin. Pas vraiment seul. Un peu avec La Buse. Il se sentait capté par ce message, comme s'il s'adressait directement à lui. Il enchaînait toujours ses pensées, mais en silence cette fois. « Moi », « de moi à lui », cela avait-il un sens ? En quoi ce destin de fou pouvait-il l'interpeller, lui qui n'avait plus de père depuis que ce dernier avait quitté le foyer familial pour vivre sa vie, empoigner des femmes, des épouses, des maîtresse ? N'était-il pas à la recherche d'un autre géniteur, un vrai, celui qui saurait le comprendre et l'élever à la conscience du tout ?

Il avait l'impression de perdre la raison, mais il était par trop captivé pour résister à cet appel.

Maman lui avait un peu parlé du père qu'il n'avait pas connu. Elle lui avait parfois conté son étrange cheminement, celui d'un corsaire en marge des sentiers tout tracés.

La nuit, son géniteur se réveillait en sursaut, plein de sueur. Il sentait que ce pouvait être déjà la fin. Quelque chose en lui l'appelait, l'aspirait. Une puissance, la perspective d'un renouvellement intérieur. Il était semblable au vent qui giclait dans ses veines. Un pur influx de joie. Son âme épousait le bleu du ciel et se dilatait à l'infini, jusqu'aux contrées les plus secrètes. Inquisitrice, elle se lovait dans tout ce qui faisait les sociétés nouvelles. Il était fort et percevait son corps d'une manière différente. Un alliage de terre et de sang.

©claymotorcycles.com / 2021 / Editions de la Sirène Mécanique

C'est lui qui propulsait la sève dans le vert des forêts, disait-il à la mère de Tony durant sa grossesse. Il était celui pour qui l'Univers n'a pas de limites. Sa seule limite, prétendait-il, était la vie de famille à laquelle il était astreint, et ce petit bébé pas encore né qu'il rendait déjà coupable d'exister.

« Bon sang ! » dit Tony au Ténor, « Je pense avoir compris ce que voulais dire la Buse avec cette énigme. Oui, je le sens, je sais ! Toi à moi tie couve, couve, couver, découvrir ce qui couve, couver ce qui se découvre ».

L'homme ne l'écoutait plus. Il se leva brusquement, comme irrité par ces excursions mentales dans son domaine sacré, jeta un billet sur la table et reprit son papier des mains du jeune profane. Le cryptogramme était de toute façon très accessible. Tony l'avait déjà vu à la bibliothèque dans une encyclopédie. Le Ténor amorça un dérapage contrôlé sur la terrasse du restaurant. Tous les clients le suivaient du regard. Tony remarqua alors le surplomb chauve de son crâne. Il le laissait là, livré à ses rêveries.

Le garçon se leva, gagné par la folie du moment et sortit sans prêter attention aux spectateurs. Il avait faim. Il n'avait rien avalé d'autre que des cacahuètes, et se sentait cotonneux mais euphorique. Il retourna vers le cimetière où sa mère l'attendait sûrement. « Si tu t'intéresses vraiment au trésor, petit, tu feras tout ce qui est en ton pouvoir pour te l'approprier. Tu sais, c'est l'effort de toute une vie. » Cette phrase du Ténor résonnait dans sa tête comme une litanie.



Et puis, ce fut l'assaut. Une dizaine d'hommes les avaient suivis et l'attendaient derrière un groupement de filaos. Ils devaient avoir une trentaine d'années en moyenne, leurs corps d'ébènes drapés de chemises claires et de longs pantalons noirs enchaînaient dans l'espace des tracés esthétiques : ils répondaient aux souffles du ventre marin. Tony contemplait avec effroi leurs bras prolongés de mains avides, tantôt épaisses, tantôt discrètes.

« - Que me voulez-vous ?

- Que t'as dit Le Ténor ? Donne-nous son parchemin », hurla le plus chétif.

Il ne possédait rien, ni ne comprenait rien, et ne pouvait donc leur répondre. Il n'aurait pas la réponse qu'ils escomptaient. L'espace et le temps s'étaient ligués contre lui. Dans son cerveau paralysé par une décharge émotive trop forte, les axes de la perception s'étaient ramassés les uns sur les autres.

« Dis-nous ce qu'il t'a raconté » répéta le petit hargneux.

-Rien, rien, il voulait simplement m'aider car je me sentais mal ».

Tony s'effondra sous les premiers coups de poings sans même résister à l'attaque et se rabattit face contre terre. Il retenait son souffle de petit yab pour qu'ils le croient mort. Le cœur lui battait et, en appuyant leurs pieds nus sur son torse, l'arceau du thorax à moitié enfoncé dans les chairs, ils lui avaient fait expulser un souffle gras. Il gisait sur le ventre dans le parking du cimetière, les bras en croix, le nez raide et glacé, sous les graviers enroulés dans la terre pilée qui chatouillaient ses narines. Il respirait l'odeur des pneus échauffés et cette sensation lui procurait encore de la joie. La peur avait inhibé la douleur. Et en ce moment précis, il n'avait plus peur, mais n'avait pas encore mal. Il avait lâché prise et s'en foutait complètement. Était-ce donc cela, la mort ? Ce n'était donc pas si terrible.

Ils le fouillèrent en vain.

« Oté, nou la tué lo boug ! ». Dépassés par les conséquences apparentes de leur attaque, ils semblèrent paniquer. Il entendit la musique scandée de leur course sur l'asphalte.



©claymotorcycles.com / 2021 / Editions de la Sirène Mécanique

Tony n'était plus qu'un corps aplati par la violence. Une proie trop facile qu'on avait graciée. Un laissé pour mort qui n'attirerait que des ennuis. Il tenta de soulever son corps mais plus rien ne répondait. La force du groupe s'était plaquée contre lui. Et il avait renoncé à sauver son honneur. Mais il n'avait pas tenté de survivre. Il y avait même renoncé. Cela ne faisait pas de lui un esclave. Bien au contraire. Il était passé de l'autre côté. Il n'était pas déshonoré. Juste un survivant. Quelqu'un qui n'aurait plus jamais rien à perdre. Un homme ? Lui qui n'était pas encore son propre maître, comment aurait-il pu tenir tête à ces voyous ? Contrairement à ce qu'il avait craint avant les coups, cet impuissance, transmutée en abandon, l'avait libéré d'un poids. Le poids qui pèse inexorablement sur les épaules de la majorité des gens : l'orgueil. Il allait se consacrer à l'énigme de La Buse. Il avait besoin de savoir ce qui se cachait derrière le mystère de la violence. Ainsi, il comprendrait mieux sans doute l'étrange nature de son être. Allongé en sang dans la poussière et la saleté, il s'éveillait enfin à lui-même.

Quelques minutes passèrent. Ses deux oncles étaient là ; ils le portèrent contre leurs poitrines et le conduisirent à l'arrière d'un coupé cabriolet sans lui demander d'explications. Ils n'en avaient pas besoin. Rudement éprouvé par le décès de sa grand-mère, il était tombé sur des kaniars en manque de zamal, comme ils disaient. Tony ne chercha pas à les contredire : cette aventure intérieure était la mienne. Aussi, avant de se lancer seul sur l'avenue qui lui était tracée, le destin qui lui était ouvert, il voulut connaître celui qui, pour les glorieuses années à venir, deviendrait un père pour lui, celui avec qui il serait capable, le couteau entre les dents, de s'embarquer pour un autre monde, Olivier Levasseur dit La Buse.



Ile de la Réunion. Saint Pierre. 14 janvier 2020.

Tony se contenta de poser le VFR sur la béquille latérale, juste à gauche du cimetière. Il retira son intégral et contempla la mer, en face, de l'autre côté de la route. Il se sentait un peu étriqué dans le vieux costume qu'il avait exhumé de sa housse. Il avait aussi ressorti ses richelieux de cuir noir. Ses pieds avaient dû s'élargir après toutes ces années à crapahuter en rangers, ou pieds nus en savates. Il avait mal. Mais il pouvait bien faire ce modeste effort pour honorer la mémoire de son ami.

« Totoche ! Aou là ! Jamais ma vu aou en costard Tony ! Ou la sorti le beau linge ! Mi croirait voir un gros zozo ! »

Il se retourna avec un sourire triste. Joseph avait fait le déplacement. Il était vêtu comme d'habitude, avec ses vêtements de pêcheur. C'étaient les seuls qu'il possédait. Tony l'avait toujours vu avec le même jeu de deux ou trois t-shirts troués, avec son éternel short en jean et ses « savates deux doigts » bleu azur.

« Tu es venu mon ami. Cela aurait fait plaisir à Boss, tu sais. Viens. »



Les deux compères franchirent la lourde grille de fer forgé. Joseph était déjà venu en repérage et connaissait l'emplacement de la cérémonie. Il n'y avait pas eu de messe, car Francis était ouvertement athée. Le vieux pêcheur mena Tony à travers les allées, jusqu'à ce qu'ils tombent sur un attroupement. Francis était très populaire.

Après toutes ces années à réparer des motos, ou à servir des repas, il s'était constitué un solide réseau de clients devenus amis. Autour de la dalle de marbre gris flambant neuve, Tony reconnut nombre d'entre eux. Cela allait du boulanger à l'avocate en passant par la coiffeuse ou le capitaine des pompiers. La majorité d'entre eux s'étaient maintes fois croisés autour d'un verre ou d'un carburateur, et toute cette petite assemblée arborait des mines sincèrement contrites. Tous les yeux convergèrent vers Tony qui serra des mains, échangea bises et accolades, et vint se ranger au milieu d'eux. Tous contemplaient le cercueil, lequel reposait face au gouffre de la mort éternelle. Un type hautain, en costume de luxe, s'approcha alors.

« Bonjour, je suis Marc, le frère de Francis. Vous êtes le fameux Tony ?

-Bonjour. Oui, toutes mes condoléances.

-Vous savez, je ne suis pas un hypocrite. Je ne vais pas vous mentir ou faire semblant. Mon frère et moi étions brouillés depuis de nombreuses années. »

Tony se méfiait des gens qui affirmaient d'emblée ne pas être ceci ou cela. Seule l'expérience de la vie permettait d'évaluer un homme. Et, bien souvent, les gens se révélaient ce qu'ils prétendaient ne pas être.

Le directeur des pompes funèbres demanda si quelqu'un souhaitait dire un mot. Le frère de Francis regarda ses chaussures brillantes. Il y eut un bref silence. Tony fit un petit signe. Il ne pouvait pas laisser son ami partir ainsi. Il n'y avait ni chaire, ni estrade. On n'était pas dans une église. On n'était pas non plus dans une série américaine, quand les gens sont bien en ordre face au pupitre d'un pasteur plein de compassion. Non. Tony s'était juste retourné vers les gens. Eux, comme autant de petits cailloux noirs, ils étaient disséminés tout autour, face à la dépouille, face à l'ouverture béante sur le néant. Ils s'accrochaient comme ils pouvaient, un pied sur une touffe d'herbe et l'autre de guingois sur des graviers. Rien n'était vraiment prévu pour eux. C'était un endroit pour stocker les morts, pas pour recevoir la vie. Tony se racla la gorge. Il n'avait pas le trac. Il faisait son devoir. Les gens devaient se rappeler que leur Boss, ce n'était pas ça. Il raconta une ou deux anecdotes sur les engueulades au garage et les rigolades au bar. Les amis présents riaient maintenant, et ils échangeaient des regards embués mais complices. Ensuite, les hommes de l'art prirent le relais. Il était temps de basculer définitivement de l'autre côté et de faire du présent un passé.

Tony se remémora les hommes qui avaient mis sa grand-mère en terre. Ceux là semblaient avoir été formés à la même école. Les mêmes dos courbés, le même mélange de fermeté dans l'équilibre instable. Ils firent descendre le cercueil, puis posèrent la dalle de marbre en la glissant pour qu'elle ne se brise pas. Enfin, le plus grand retroussa ses manches et empoigna un pistolet à joint. Il entreprit alors de sceller le tombeau. On n'était plus dans le bâtiment, mais carrément dans la plomberie. Tony revoyait Francis faire le même geste, quand ils avaient refait la douche du garage ensemble. « Tu vois mon petit Tony : il ne faut pas trop appuyer sur la gâchette, sinon ça bave de partout cette merde ! ». L'homme lissait désormais la substance transparente de son doigt. Soigneusement, mais rapidement. Tony ne put s'empêcher de noter qu'en deux points il avait fait trop vite. Il n'y avait pas de joint et cela faisait des trous. Et si l'eau de pluie venait à s'insinuer à l'intérieur ? Bah. Pour ce que cela changerait dorénavant, à quoi bon s'alarmer pour si peu ?

De toute façon, les gens s'égayaient peu à peu. Ils discutaient ou regagnaient le parking. Seul Marc revint à la charge.

« - Un discours très sincère. On voit que vous vous appréciez mutuellement. C'est encore une différence notable entre vous et moi. Vous savez, je ne vais pas vous faire d'ennuis pour la succession. Le notaire m'a expliqué l'ingénieux montage mis au point par mon frère pour vous permettre de reprendre son activité à peu de frais.

J'en suis très heureux car cela me retire une épine du pied. De toute façon, mes activités sont prospères et l'argent n'est pas un problème.

-C'est fort aimable à vous. Je suis content de pouvoir continuer à pratiquer ce que Francis m'a enseigné.

-Il n'y a pas de sot métier après tout. »

Tony ne releva même pas la remarque. Marc n'avait pas dit cela pour le blesser. Il ne se rendait tout simplement pas compte. Chez certain, le mépris était devenu un art de vivre. Il lui adressa un petit sourire forcé et commença à sortir ses gants de son casque de moto.

« Oh en revanche, un détail me revient.

-Oui ?

-Oh ce n'est pas grand-chose, hein. Mon frère ne possédait que des babioles sans importance, et je vous les laisse avec grand plaisir. Cela m'évitera un trajet à la déchetterie. Mais il y a un livre que j'aimerais garder en souvenir.

-Bien entendu. Je peux vous le trouver en cherchant un peu.

-Ce serait vraiment gentil à vous. C'est un souvenir de famille. Un livre sur les sous-marins dans la zone océan Indien, durant la Seconde Guerre mondiale. Je sais, cela peut paraître étrange, mais cela me rappellerait les bons moments, lorsque nous étions enfants et encore proches. Nous étions fascinés par les films du Commandant Cousteau. Et vous savez, ces machines de guerre nazies et japonaises : cela nous faisait rêver. Véritablement.

-Je regarderai, c'est promis.

-Vous avez mon numéro. Je repars pour Paris très bientôt. Tenez-moi au courant dès que vous l'avez retrouvé. S'il vous plaît. »

Tony n'y manquerait pas. A très bientôt. C'était tout vu. Un livre de famille. Tu parles. Il enfourcha sa japonaise et entendit un bruit de casseroles familial.



©claymotorcycles.com / 2021 / Editions de la Sirène Mécanique

Des moteurs de Harley venaient de démarrer. Le son provenait du bord de la route, à quelques mètres de lui. Assis sur les moteurs, trois lascars du gang des Death Angels le toisaient. Le plus costaud portait un casque nazi. Sa chemise à carreaux rouge et noir était retroussée aux manches. Il leva l'avant-bras pour lui faire un doigt d'honneur. Tony identifia immédiatement le large tatouage qui apparaissait distinctement entre les poils : une raie Manta. Big Jack ! L'autre débile de prospect avait tout mélangé dans la panique. Il avait parlé d'un « Capitaine d'armes ». Tony connaissait bien le milieu des MC, grâce aux clients du garage. Chaque « Chapitre » avait son « sergent d'armes », lequel faisait un peu la police dans le club, et son « capitaine de route », qui organisait les sorties. Slim avait, semblerait-il, confondu les deux fonctions. Le colosse à la raie était l'un ou l'autre. On s'en foutait pas mal. Il était le lien avec les commanditaires du meurtre de Francis.

Les trois acolytes prirent la route en file indienne, dans un vacarme pétaradant qui aurait pu réveiller plus d'un résident permanent du cimetière. Le sang de Tony ne fit qu'un tour. Il sangla son perfecto, abaissa sa visière, et se lança à leur poursuite.

A SUIVRE... Clay

